



Université Félix Houphouët-Boigny



Université Alassane Ouattara



Université Péléforo Gon Coulibaly

RILE

REVUE IVOIRIENNE DE LANGUES ÉTRANGÈRES



Volume 15, Septembre 2020

ISSN : 2076-6130

DIRECTEUR DE PUBLICATION

Klohínlwélé KONÉ

COMITÉ DE RÉDACTION

Klohínlwélé KONÉ, Maître de Conférences, u. Félix Houphouët-Boigny
COULIBALY Daouda, Professeur des Universités, u. Alassane Ouattara
SOUMAHORO Síndou, Maître Assistant, u. Félix Houphouët-Boigny

COMITÉ DE LECTURE

DJIMAN Kasímí, Professeur des Universités, u. Félix Houphouët-Boigny
BAMBA Abou, Maître Assistant, u. Alassane Ouattara
BOUABRÉ Théodore, Maître Assistant, u. Félix Houphouët-Boigny
BROU Anasthasie, Maître Assistant, u. Alassane Ouattara
DIARASSOUBA Sídíki, Maître de Conférences, u. Félix Houphouët-Boigny
DRO Gondo Aurelien, Maître Assistant, u. Félix Houphouët-Boigny
JOHNSON K. Zamína, Maître de Conférences, u. Félix Houphouët-Boigny
KONATE Síendou, Maître Assistant, u. Félix Houphouët-Boigny
KONÉ Minata, Maître Assistant, u. Félix Houphouët-Boigny
KOUA Méa, Maître Assistant, u. Félix Houphouët-Boigny
KOUAKOU Koffi Mamadou, Maître Assistant, u. Félix Houphouët-Boigny
KOUASSI Raoul, Maître Assistant, u. Félix Houphouët-Boigny
N'GUESSAN Germain, Professeur des Universités, u. Félix Houphouët-Boigny
OBOU Louís, Professeur des Universités, u. Félix Houphouët-Boigny
TESAN Lou, Maître de Conférences, u. Félix Houphouët-Boigny
TRA Bí Goh, Maître Assistant, u. Félix Houphouët-Boigny
YÉO Lacína, Maître de Conférences, u. Félix Houphouët-Boigny

COMITÉ SCIENTIFIQUE

ANNA Manouan, Professeur des Universités, u. Félix Houphouët-Boigny
ANO Boa, Professeur des Universités, u. Félix Houphouët-Boigny
AMANI Konan, Professeur des Universités, u. Félix Houphouët-Boigny
CLAUDINE Raynaud, Professeur des Universités, u. François Rabelais de Tours
DANIEL Rene Akendengué, Professeur des Universités, u. Oumar Bongo, Gabon
E. A. Kaplan Suny, Professeur des Universités, Stony Brook University, USA
FREDERIC Will, Professeur des Universités, Mellen University, Iowa, USA
ÇADOU Henri, Professeur des Universités, u. Félix Houphouët-Boigny
GNÉBA KOKORA Michel, Professeur des Universités, u. Félix Houphouët-Boigny
KONATE Yacouba, Professeur des Universités, u. Félix Houphouët-Boigny
KOUI Théophile, Professeur des Universités, u. Félix Houphouët-Boigny
MAMADOU Kandjí, Professeur des Universités, u. Cheick Anta Diop de Dakar
MICHEL Naumann, Professeur des Universités, u. de Cergy-Pontoise, France
ROGER Friedlein, Professeur des Universités, Freie Universität, Berlin

Normes éditoriales de la revue RILE en conformité avec les normes du CAMES en Lettres et Sciences humaines.

I.1. RILE ne peut publier un article dont la rédaction n'est pas conforme aux normes éditoriales (NORCAMES).

I.2. La structure d'un article, doit être conforme aux règles de rédaction scientifique, selon que l'article est une contribution théorique ou résulte d'une recherche de terrain.

I.3. La structure d'un article scientifique en lettres et sciences humaines se présente comme suit : - Pour un article qui est une contribution théorique et fondamentale : Titre, Prénom et Nom de l'auteur, Institution d'attache, adresse électronique, Résumé en Français, Mots-clés, Abstract, Keywords, Introduction (justification du thème, problématique, hypothèses/objectifs scientifiques, approche), Développement articulé, Conclusion, Bibliographie. - Pour un article qui résulte d'une recherche de terrain : Titre, Prénom et Nom de l'auteur, Institution d'attache, adresse électronique, Résumé en Français, Mots-clés, Abstract, Keywords, Introduction, Méthodologie, Résultats et Discussion, Conclusion, Bibliographie.

II.1. Les articulations d'un article, à l'exception de l'introduction, de la conclusion, de la bibliographie, doivent être titrées, et numérotées par des chiffres (exemples : I. ; I.1. ; I.2; II. ; II.1. ; II.1.1 ; II.1.2. ; III. ; etc.).

II.2. Les passages cités sont présentés en romain et entre guillemets. Lorsque la phrase citant et la citation dépassent trois lignes, il faut aller à la ligne, pour présenter la citation (interligne 1) en romain et en retrait, en diminuant la taille de police d'un point.

II.3. Les références de citation sont intégrées au texte citant, selon les cas, de la façon suivante : - (Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur, année de publication, pages citées) ; - Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur (année de publication, pages citées). Exemples : - En effet, le but poursuivi par M. Ascher (1998, p. 223), est « d'élargir l'histoire des mathématiques de telle sorte qu'elle acquière une perspective multiculturelle et globale (...), d'accroître le domaine des mathématiques : alors qu'elle s'est pour l'essentiel occupé du groupe professionnel occidental que l'on appelle les mathématiciens(...) ». - Pour dire plus amplement ce qu'est cette capacité de la société civile, qui dans son déploiement effectif, atteste qu'elle peut porter le développement et l'histoire, S. B. Diagne (1991, p. 2) écrit : Qu'on ne s'y trompe pas : de toute manière, les populations ont toujours su opposer à la philosophie de l'encadrement et à son volontarisme leurs propres stratégies de contournements. Celles-là, par exemple, sont lisibles dans le dynamisme, ou à tout le moins, dans la créativité dont sait preuve ce que l'on désigne sous le nom de secteur informel et à qui il faudra donner l'appellation positive d'économie populaire. - Le philosophe ivoirien a raison, dans une certaine mesure, de lire, dans ce choc déstabilisateur, le processus du sous-développement. Ainsi qu'il le dit : le processus du sous-développement résultant de ce choc est vécu concrètement par les populations concernées comme une crise globale : crise socio-économique (exploitation brutale, chômage permanent, exode accéléré et douloureux), mais aussi crise socio-culturelle et de civilisation traduisant une impréparation socio-historique et une inadaptation des cultures et des comportements humains aux formes de vie imposées par les technologies étrangères. (S. Diakitè, 1985, p. 105).

II.4. Les sources historiques, les références d'informations orales et les notes explicatives sont numérotées en série continue et présentées en bas de page.

II.5. Les divers éléments d'une référence bibliographique sont présentés comme suit : NOM et Prénom (s) de l'auteur, Année de publication, Zone titre, Lieu de publication, Zone Éditeur, pages (p.) occupées

par l'article dans la revue ou l'ouvrage collectif. Dans la zone titre, le titre d'un article est présenté en romain et entre guillemets, celui d'un ouvrage, d'un mémoire ou d'une thèse, d'un rapport, d'une revue ou d'un journal est présenté en italique. Dans la zone Éditeur, on indique la Maison d'édition (pour un ouvrage), le Nom et le numéro/volume de la revue (pour un article). Au cas où un ouvrage est une traduction et/ou une réédition, il faut préciser après le titre le nom du traducteur et/ou l'édition (ex : 2^{de} éd.).

II.5. Ne sont présentées dans les références bibliographiques que les références des documents cités. Les références bibliographiques sont présentées par ordre alphabétique des noms d'auteur. Par exemple :
Références bibliographiques :

- AMIN Samir, 1996, *Les défis de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan.
- AUDARD Catherine, 2009, *Qu'est-ce que le libéralisme ? Ethique, politique, société*, Paris, Gallimard.
- BERGER Gaston, 1967, *L'homme moderne et son éducation*, Paris, PUF.
- DIAGNE Souleymane Bachir, 2003, « Islam et philosophie. Leçons d'une rencontre », *Diogenes*, 202, p. 145-151.
- DIAKITE Sidiki, 1985, *Violence technologique et développement. La question africaine du développement*, Paris, L'Harmattan.

II.6. Des règles d'éthique et de déontologie de l'édition scientifique. L'équipe de rédaction de notre revue respecte l'éthique et la déontologie de l'édition scientifique. Elle veille à ne publier que des contributions scientifiques originales et de bonne facture. Pour y parvenir, elle respecte le cycle du travail éditorial et s'abstient de publier tout article dont les rapports d'instruction sont défavorables. RILE soumet la mouture finale à un logiciel anti-plagiat et s'il est avéré que l'article est à plus de 20% proche des phrases et idées d'autres travaux, sera simplement rejet. L'auteur de l'article ne peut demander le remboursement des frais d'instruction. En tout état de cause, la revue ne saurait être tenue pour responsable du contenu plagiaire des auteurs si celui-ci venait à ne pas être détecté par ses instructeurs et son logiciel.

SOMMAIRE

1. **SANOU Fatou Ghislaine** : RELIRE *CRÉPUSCULE DES TEMPS ANCIENS* DE NAZI BONI. LA PROBLÉMATIQUE DU HÉROS ÉPIQUE.....6
2. **MANDÉ Hamadou** : LE THÉÂTRE EN AFRIQUE : FONDEMENTS, ENJEUX ET PERSPECTIVES.....18
3. **DIABAGATÉ Oumarou** : DE L'ENFERMEMENT RACIAL AU DIALOGUE INTERRACIAL : L'AVENTURE DE LA LIBERTÉ DANS *AN INSTANT IN THE WIND* D'ANDRÉ BRINK.....32
4. **BELEMGNYGRE S. Nelly Maria** : VIOLENCES SOCIALES : LA DICTATURE DE LA FAMILLE DANS *NOS JOURS D'HIER* DE SOPHIE HEIDI KAM.....45
5. **Klohinlwélé KONÉ & TIÉMOU Dékao Fabrice** : ÉCRIRE LA CRISE IDENTITAIRE EN SOCIÉTÉ POSTCOLONIALE : UNE LECTURE DES MUTATIONS NARRATIVES DANS *TAIL OF THE BLUE BIRD* DE NII AYIKWEI PARKES.....57
6. **NIANE Babacar** : LE WAÑÑ DANS L'ENSEIGNEMENT CORANIQUE AU SÉNÉGAL71
7. **OKOU Eudoxie** : DRAMATIZING A MULTICULTURAL AMERICAN SOCIETY IN AMIRI BARAKA'S *THE TOILET*80
8. **KOMENAN Casimir** : VALEURS DU PHÉNOTEXTE CHEZ J. M. COETZEE95

Rile n° 15, Septembre 2020

DE L'ENFERMEMENT RACIAL AU DIALOGUE INTERRACIAL :
L'AVENTURE DE LA LIBERTÉ DANS *AN INSTANT IN THE
WIND* D'ANDRÉ BRINK

DIABAGATÉ Oumarou

Doctorant

Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

oumaroudiabagate75@gmail.com

Résumé : Si le Noir, par les affres de l'histoire, a longtemps été confiné à un rôle de subalterne et a été victime d'une exclusion systématique, André Brink l'envisage sur le mode de la rencontre, de l'échange interracial. En questionnant la notion d'altérité, le romancier blanc entend rompre les barrières et aller au-delà du binarisme réducteur (colonisateur/colonisé) pour construire un discours universaliste qui dépasse les particularismes et autres préjugés raciaux. Il fonde son rapport à l'Autre sur le savoir et l'action. *An Instant in the Wind* (AIW) reste un roman marqué par les croisements de toutes les races dans une sorte de syncrétisme culturel et philosophique.

Mots-clés : Altérité, réflexivité, aliénation, identité collective, repli-identitaire

Abstract: If the black man, by the pangs of history has long been confined to a subordinate role and has been the victim of a systematic exclusion, André Brink considers him in the mode of encounter and interracial exchange. By questioning the notion of otherness, the white novelist intends to break down barriers and go beyond reductive binarism (colonizer/colonized) to construct a universalist discourse that transcends particularisms and racial prejudice. He bases his relationship with others on knowledge and action. *An Instant in the Wind* remains marked by the crossbreeds of all races in a kind of cultural and philosophical syncretism.

Keywords: Otherness, reflexivity, alienation, collective identity, identity withdrawal

Introduction

Le terme « Autre » est dérivé du Latin « alter » et désigne celui qui est à la fois semblable et différent du Moi. En termes plus simples, l'Autre est un sujet pensant et conscient, qui éprouve les mêmes sentiments et émotions que le Moi. Il diffère du Moi néanmoins dans la mesure où il constitue une unité autonome et singulière qui se distingue complètement du Moi. Selon Sartre, l'Autre c'est le Moi qui n'est pas Moi. Au-delà de cette approche philosophique et de toutes les nuances qui peuvent entourer cette notion, l'Autre, chez André Brink désigne par-dessus tout l'homme dans toutes ses variantes tant au niveau des dissemblances et des analogies. En effet, Brink conçoit l'Autre au sens Sartrien comme « le sujet capable d'évaluer, d'apprécier ou de rejeter le Moi qui l'observe. » (Sartre, 1943, p. 45) De ce fait, Brink forge avec l'Autre une relation de réciprocité, d'interdépendance et d'échange mutuel.

Dans son roman *An Instant in the Wind*, objet du présent article, l'écrivain sud-africain blanc prend pour prétexte l'expédition malheureuse d'une jeune femme blanche issue d'une famille aisée du Cap pour construire sa conception de l'altérité mais aussi pour battre en brèche la théorie ethnocentrique et impérialiste de la supériorité de l'homme blanc, fils de la haute civilisation sur l'homme de couleur, le fils maudit de Cham¹ qui aurait vu la nudité de son père.

En effet, ce roman retrace l'histoire d'un couple blanc du Cap (Erik et Elisabeth Larsson) qui décide d'entreprendre une expédition à l'intérieur des terres sud-africaines alors inconnues des colons. Cette expédition tourne au fiasco. Le guide et les porteurs prennent la fuite laissant Elisabeth seule dans le désert. Son mari, parti à la recherche d'un animal ne revient pas le soir. Ayant suivi le convoi d'Elisabeth, Adam, un esclave marron se rapproche du chariot esseulé. C'est le début de la confrontation entre ces deux êtres que tout semble opposer. Elle est blanche, donc la maîtresse. Son éducation ne lui permet pas de rentrer dans une relation de respect mutuel et d'estime réciproque avec Adam qui est noir. Le respect mutuel finit par l'emporter sur les préjugés. Ils finissent par s'accepter. Commence alors un terrible voyage vers le retour où seul l'amour leur permet de survivre aux épreuves qui se dressent sur leur chemin. Ce roman est un médiateur dans la rencontre et la découverte de l'altérité.

Nous aborderons trois grands points dans notre approche littéraire de la thématique de la rencontre avec l'Autre. Dans un premier temps, nous porterons notre attention sur l'approche de l'Autre telle que mise en récit. Nous utiliserons pour ce faire les techniques de l'imagologie qui consistent à étudier et analyser les textes pour donner une image précise de l'Autre. Pour Daniel Henri Pageaux, l'imagologie qui est l'étude des images de cultures nous donne des outils qui permettent d'étudier et d'identifier les procédés d'écriture à partir desquels le narrateur élabore son discours sur l'Autre. Nous étudierons deux réseaux d'images qui sous-tendent le texte étudié : l'image du Blanc ou du colon et l'image du Noir ou du colonisé.

Dans un deuxième temps, nous nous intéresserons à proprement parler au parcours des personnages d'Elisabeth et d'Adam comme quête de soi. Nous analyserons les efforts déployés par ce couple mixte pour que s'opère la métamorphose psychologique, symbole de renaissance d'une nation victime de plus de trois siècles d'exploitation.

Enfin, dans la troisième partie, de manière plus large, il s'agira de montrer comment le respect de la différence de l'Autre peut constituer un véhicule stimulant de communication et d'harmonie raciale dans le jeu de la dynamique identité – altérité.

¹ Dans la Genèse, Noé s'enivre et s'endort nu. Son fils Cham le voit et ne le couvre pas, ce que font les deux autres fils. À son réveil, Noé maudit la descendance de Cham, en l'occurrence son fils Canaan et les descendants de celui-ci, voués pour l'éternité à être les serviteurs des autres (Genèse, 9). La politique raciste des Afrikaners a trouvé là sa prétendue justification biblique, affirmant que Canaan est l'ancêtre des Noirs.

I. Le déni de l'autre, une surenchère idéologique

Analysant les facteurs qui influencent notre vision de l'Autre, Tzvetan Todorov résume dans sa préface à l'ouvrage d'Edward Saïd *L'orientalisme* la question de la conception de l'Autre de la manière suivante :

L'histoire du discours sur l'Autre est accablante. De tout temps les hommes ont cru qu'ils étaient mieux que leurs voisins ; seules ont changé les tares qu'ils imputaient à ceux-ci. Cette dépréciation a deux aspects complémentaires : d'une part, on considère son propre cadre de référence comme étant unique, ou tout au moins normal ; de l'autre, on constate que les autres, par rapport à ce cadre, nous sont inférieurs (T. Todorov, 1980, p. 8).

Cette tendance à déclasser l'Autre en fonction de ses propres critères et à lui dénier son droit à la différence, principe même de sa spécificité, voire de son existence est devenue de plus en plus le fondement des rapports entre êtres humains dans une société de plus en plus violente. Victime de cette relation problématique, l'Autre a souvent été considéré comme un danger menaçant contre lequel lutter et un ennemi juré à combattre. Dans *AIW*, la dichotomie raciale est plus expressive dans la mesure où l'on dénie au Noir son humanité. Le contact avec lui n'échappe pas aux préjugés racistes. Le Noir apparaît sous une forme caricaturale et son infériorité selon les esclavagistes blancs serait rattachée à des aspects théologiques. D'ailleurs, cette métaphore religieuse représente un aspect majeur de la construction de l'identité Afrikaner pour justifier l'oppression des Noirs. Selon cette interprétation nourrie à l'idéologie raciste, Dieu aurait créé la race blanche supérieure et la race noire servile. Nous comprenons dès l'entame du roman la méfiance d'Elisabeth lorsqu'Adam propose de l'aider : « You must go away. My husband will be back at any moment. He'll shoot you dead if he finds you here. I don't know what you've come for. I'm scared of you. » (p. 19)

I.I. L'image du Noir

Il est difficile de trouver un qualificatif pour objectiver la charge oppressive voire cruelle que représente le système racial dans le roman de Brink. Si l'on interroge *AIW*, on note que l'une des motivations de l'esclave Adam semble être la volonté d'acquérir un visage et une voix, ce visage et cette voix que son maître Blanc lui refuse. En effet, pour le maître blanc, le Noir n'a pas de visage. S'il en a, celui-ci est lisse, transparent. Il n'a même pas de nom ou plutôt il porte celui que le maître lui donne pour se simplifier la vie. Adam, par exemple se défait de son nom Adam qu'il associe à l'esclavage et opte pour Aob, le nom attribué par ses ancêtres, symbole de liberté.

La simplification patronymique est étroitement liée à la cécité psychologique des Blancs. Elle équivaut à nier l'Autre. En effet, si l'Autre existe, sa souffrance et sa misère ont un début d'existence, l'injustice dont on l'accable aussi. En niant le Noir, le Blanc le rejette dans les limbes et peut ainsi jouir de ses privilèges sans mélange. Dans *A Chain of Voices*, Brink fait exprimer par son narrateur les conditions difficiles

de vie de la population noire. Les Noirs employés comme domestiques dans les fermes ne sont pas en mesure de mener une vie de famille normale. Galant décrit les difficultés liées aux tâches domestiques :

Gathering woods or dung-cokes. Feeding the chickens and keeping them out of the vegetable garden chasing birds in the wheat field and orchard in Summer. The sun blazing down until you can hardly see straight as you march up down beating a bucket with a stick and shouting yourself hoarse. (...)Your shirt sticks to your back like an old tough hide. (A. Brink, 1982, p. 38)

Ici, les rapports entre le Blanc et le Noir rappellent l'atmosphère Kafkaïenne. Le premier nie presque au second son humanité disqualifiant ce dernier à être son égal. Le Noir est un simple décor de l'espace dans lequel vivent les Blancs. En le réduisant à cette incapacité à s'exprimer, on nie son existence et toute idée de nouer des relations sur une base de respect mutuel. L'invisibilité que le dominateur lui impose permet de lui dénier la moindre valeur. Il est simple objet. Comme dans toute entreprise de domination et d'asservissement, il y a une volonté sournoise de la part de l'oppressé de faire en sorte que l'opprimé se sente étranger à lui-même et cesse de s'appartenir. La destruction des valeurs portées par le Noir entre en droite ligne de le déposséder de son identité. C'est justement pourquoi Jacques Chevrier parle d'aliénation car, à ses yeux, le maître vise, par un processus progressif d'asservissement du Noir, à sa négation :

L'aliénation telle que nous l'étudions ici est l'effet de la détermination à caractère oppressif qui, au lieu de permettre la réalisation de l'homme en correspondance avec son essence, le conduit à une réalisation en contradiction avec lui-même. La réduction de l'homme à une fonction, sa déshumanisation progressive influencent aussi ses relations individuelles avec l'autre qui n'est plus un autre individu mais essentiellement le représentant d'une certaine position dans aliénant. À la limite, cette aliénation est intériorisée par l'individu et déforme sa personnalité, la relation avec l'autre n'étant plus fondée sur une vraie réciprocité est alors envahie par le formalisme et la platitude. (J. Chevrier, 1974, p. 182)

Le Noir est associé à certains stéréotypes dépréciatifs : le diable, l'enfer, la saleté, la sexualité lubrique et débridée. Cette fonction est doublement commode puisqu'elle permet de tracer une rigoureuse frontière entre civilisés et barbares. Pour le fermier Hans De Klerk, Elisabeth est perçue comme une fille satanique par la simple reconnaissance de l'esclave Adam comme son mari. C'est justement pourquoi il les chasse nuitamment à coup de fusil. À ses yeux, cette union interracial s'efface les fondements de la société puritaine Afrikaner. Ce que Brink semble suggérer ici, c'est que Hans De Klerk ne juge pas le couple Elisabeth-Adam selon ses humeurs mais il le fait en se fondant sur la morale, la culture Boers et la croyance populaire selon un postulat raciste.

À propos de cette croyance populaire, André Brink accuse l'église réformée hollandaise de contribuer à perpétuer la situation dramatique du Noir en enseignant la résignation et la conception sélective de l'amour qui exclut l'homme de couleur. Le portrait que le Blanc dresse du Noir charrie des relents égocentriques et lui fait correspondre un état de bestialité qui finit par faire douter la victime d'elle-même. N'ayant donc plus de repères culturels, cette victime sombre dans l'atonie et retourne ses frustrations contre les autres marginaux de la société.

Dans *A Walk in the Night*, Michael Adonis (membre des skollies, une bande de jeunes désœuvrés) maltraite son propre frère croyant faussement transcender son statut de marginalisé. L'attitude de Michael Adonis est comparable à celle de ces subalternes colonisés décrite par Frantz Fanon qui, à défaut de s'en prendre à ses bourreaux préfèrent diriger sa haine contre les ressortissants de sa propre communauté.

I.2. L'image du Blanc

Contrairement au Noir, le Blanc bénéficie d'une image angélique qu'il s'est lui-même construite dans sa stratégie de domination des peuples autochtones. Cette stratégie s'accompagne d'un discours idéologique qui vise à faire passer les inégalités sociales pour des données naturelles ou théologiques. Pour le maître d'Adam, les Noirs vivent en marge de la civilisation et il se doit, en tant que Blanc, de leur apporter la lumière. Le salut des Noirs réside dans la soumission aux Blancs.

À l'instar du maître d'Adam, le vieux Piet se croit investi d'une mission de civilisation. Ce devoir de civilisation qu'il s'assigne repose sur une somme de mythologies qu'il s'est lui-même construites afin de consolider la puissance supposée des Blancs. Il n'est donc pas étonnant qu'il s'inscrive dans une logique de dévalorisation de tout ce qui fait la fierté des Noirs qu'il a trouvés sur place. Si l'on se place dans l'état d'esprit de ce colon, on peut affirmer que son comportement n'est pas dénué de sens dans la mesure où la colonisation ne se satisfait pas seulement « d'insérer le peuple noir dans ses mailles et de vider le cerveau du colonisé de son contenu. Par une sorte de perversion de la logique, il s'oriente vers le passé du peuple colonisé, le distord, le défigure et le néantise. » (F. Fanon, 1961, p. 144)

Cette perception du sujet noir est incarnée dans plusieurs romans de Brink par des personnages qui sont de véritables négateurs de toute forme d'altérité. Incapable d'affronter la moindre expression d'altérité, le vieux Piet est décrit comme un personnage égocentrique qui se plait et se complait dans l'idée illusoire de la glorification de la communauté à laquelle il appartient. Tout Blanc qui se lie au Noir perd de cette gloire collective et peut être disqualifié de toutes ces qualités reconnues au Blanc. Tel est le sort d'Elisabeth Larsson. Mais cette dernière a dépassé cette identité collective autocélébrative et se réconcilie avec elle-même et avec son prochain, cet Autre qui est un autre soi-même.

II. La rencontre avec l'autre : de l'initiation à la renaissance

La rencontre avec l'Autre passe aussi par l'initiation. Dès le début du roman, l'on se trouve face à une série de quêtes dont les motivations, le but et le sens orientent

le lecteur vers le roman initiatique. Selon Léon Cellier, les récits initiatiques sont inspirés des initiations qui forment «un ensemble de rites et d'enseignements oraux qui a pour but la modification radicale du statut religieux et social de la personne initiée.» (L. Cellier, 1977, p. 309) Léon Cellier précise que l'une des caractéristiques du récit initiatique est de présenter un certain nombre d'épreuves et d'obstacles qui se déroulent sur un temps assez long et impliquent souvent des souffrances dont le personnage doit triompher et sortir grandi. Généralement le personnage (l'initié) sort toujours transformé dans sa façon de penser ou d'agir. Pour Paul Larivaille, pour que l'on soit autorisé à parler de parcours initiatique, il faut trois étapes : « l'Avant (état initial ou équilibre), le Pendant (transformation ou processus dynamique) et l'Après (l'état final, équilibre) ». (P. Larivaille, 1974, p. 387)

La même structure fondamentale du récit initiatique se retrouve chez Simone Vierne sur un déroulement en trois temps dont il faut envisager les caractéristiques récurrentes suivantes : la première étape sert à la préparation du novice. Elle consiste parfois à l'aménagement du lieu sacré où se déroulera l'initiation, ainsi qu'à la purification du myste². C'est lors de cette première phase que le novice est placé à l'écart des profanes. Dans la deuxième phase intervient «la mort initiatique» (S. Vierne, 1987, p. 13). Elle est primordiale car on ne peut pas modifier un état sans l'abolir au préalable. En d'autres termes, il s'agit pour l'initié de subir ce que Niamkey Koffi appelle « l'épreuve de la mort, c'est-à-dire le transfert d'un monde à l'autre et inversement.» (N. Koffi, 1991, p. 13) Cette deuxième étape représente la traversée du monde de la mort dans lequel le myste a pénétré. Elle est constituée d'épreuves qui miment symboliquement la mise à mort. La mort initiatique à laquelle Simone Vierne fait allusion correspond à ce que les philosophes appellent une désindividuation du personnage, la renaissance à une nouvelle individuation :

Ce passage d'un monde d'individuation à un autre qui correspond à l'expérience pré individuelle d'un monde que Gilbert Simeone qualifie de métastable : un monde métastable est un monde habité de tensions, qui n'est encore stabilisé par aucun processus d'individuation. (G. Semondon, 1989, p. 18)

La troisième et dernière étape du scénario initiatique est celle de la renaissance «la venue au monde d'un être nouveau, totalement différent de celui qui avait entrepris la périlleuse quête initiatique.» (S. Vierne, 1987, p. 13). Dans la tradition africaine en général, l'initiation implique un apprentissage de deux ordres: d'une part, elle relève de l'acquisition de la connaissance dans la perspective de l'éducation générale, d'autre part, son champ d'application englobe toute la dimension sacrée du savoir et surtout des principes d'acquisition de ce savoir. À ce sujet, voici l'une des versions du processus d'initiation chez les Gouros, peuple de l'ouest ivoirien:

² Le myste (initié). Dans l'antiquité grecque, celui qui avait été initié aux mystères religieux par exemple aux mystères d'Eleusis, *Dictionnaire de la langue française*, p. 2116.

Initier, c'est entraîner celui qui est novice, c'est lui ouvrir les yeux de l'aveugle afin qu'il accède aux choses sacrées qu'il ignorait, étant situé dans le monde physique. Pour mieux comprendre le principe de l'initiation, il est important de savoir que pour nous les Gouros, comme pour tous les autres Noirs aussi, le monde dans lequel nous vivons possède deux dimensions: le visible, le physique auquel nous avons accès grâce à nos yeux physiques que Dieu nous a dotés.(...) Initier un être, c'est lui donner la clé, lui fournir le code qui dévoile les mystères entourant les êtres, les phénomènes et les choses. Cela confère à l'initié un statut particulier. Il est quelquefois considéré dans ces conditions comme un envoyé des divinités puisqu'il transite harmonieusement entre les deux mondes. (E. Tououi, 1999, p. 89)

Cette approche traditionaliste de l'initiation éclaire suffisamment l'idée que le monde traditionnel Gouro se fait de l'univers et des forces qui l'habitent. Dans *AIW*, Brink aborde la question de l'initiation dans une perspective de transmutation ou de métamorphose de deux personnages que tout semblait à priori séparer.

AIW met en relief le parcours initiatique des personnages d'Elisabeth Larsson et Adam Mantoor. Elisabeth perd son mari au cours d'une traversée du désert en charriot et se retrouve seule en plein milieu d'un territoire sauvage et hostile. C'est là qu'elle rencontre Adam Mantoor, esclave en fuite depuis plusieurs ans. Ces deux êtres que tout oppose décident de faire chemin ensemble pour rejoindre la civilisation. Le récit de ce voyage à deux constitue la trame narrative du parcours initiatique présent dans le roman.

Comme dans un parcours initiatique, les deux personnages connaissent une préparation. Ils ont été tous deux séparés de leur milieu d'origine. Elisabeth a quitté sa famille et a perdu son mari. Adam, quant à lui, a quitté sa pauvre mère, passée à tabac son baas (maître) avant de s'enfuir du Cap. Nous avons ici tous les éléments du parcours initiatique. La préparation ou l'état initial, pour reprendre respectivement les termes de Siméon Vierne et Paul Larivaille marque déjà la rupture avec le monde profane qui amorce l'initiation des personnages. Il faut noter que le parcours des personnages se divise en deux grandes périodes. D'abord, la première période se caractérise par la rencontre des deux protagonistes jusqu'à leur arrivée sur la côte près de la mer où ils connaissent des épreuves liées à un détachement de la civilisation.

Cette première grande période se traduit par une coupure totale avec la civilisation pour rejoindre les origines. La seconde partie se situe à partir du départ de la grotte pour rejoindre le Cap et la civilisation. Cette période se singularise par les épreuves les plus dures, une souffrance physique très intense. Par exemple, quand le soleil monte au zénith, Elisabeth marche très difficilement. Elle est pâle, la sueur ourle sa lèvre supérieure, de petites mèches de cheveux sont collées sur son front : « By the time sun was overhead she could hardly go on. Glancing at her, he saw her pale though the tan of her face, perspiration shining on her upper lip, thin wisps of hair clinging moistly to her forehead. » (p. 166)

Les deux personnages vont subir les épreuves comme la marche ou les ascensions montagneuses, la soif, « her throat felt parched and swollen, her tongue heavy » (p. 168). Les épreuves liées à l'élément aquatique symbolisé par les ruisseaux dans lesquels Elisabeth et Adam se baignent, le fleuve dangereux où un bœuf est emporté, l'épreuve de la mer sont autant d'épreuves qui jalonnent le parcours des deux personnages. Outre ces épreuves physiques, Elisabeth et Adam doivent surmonter les épreuves morales et psychologiques. Comment surmonter les interdits relatifs aux relations sexuelles dans un pays où la sexualité est sous surveillance, dans un pays où les relations sexuelles entre Blancs et Noirs sont passibles de la peine de mort ?

Dans le cadre de ce parcours initiatique, les protagonistes subissent, en outre, la tempête, l'épreuve ultime avant d'atteindre la grotte protectrice. C'est le lieu où s'opère « la transmutation de l'humain en divin » (J. Chevalier, 1996, p. 74) la renaissance, la nouvelle individuation du héros. Cette mort initiatique se traduit physiquement sur le corps de la jeune femme blanche. En effet, elle a beaucoup maigri. Quand Adam tient son corps contre lui, il peut voir qu'elle est pâle comme la mort. Il sent ses côtes sous sa peau douce et les dures arêtes de ses clavicules.

Pour Louis-Vincent Thomas et René Luneau, l'initiation participe d'un rituel, d'un processus qui met en mouvement l'individu, la société, le profane, le sacré, le réel et l'imaginaire. Selon eux, l'initiation vise non seulement la formation individuelle de l'homme (l'initié) mais aussi les modes d'accès aux normes du groupe social. Ils écrivent à ce sujet que « le rite initiatique est un ensemble complexe de techniques visant à humaniser (culturaliser et socialiser) l'être humain par le biais de la connaissance libératrice et des épreuves afin de l'orienter vers ses responsabilités d'adulte, de spécifier son statut et ses rôles. (L. Vincent Thomas, 2000, p. 214)

Au terme de son initiation, Elisabeth s'est libérée du monde profane pour accéder au sacré, elle s'est libérée de son corps pour accéder au spirituel. Cette transcendance spirituelle fait d'elle un être nouveau, né de nouveau et connecté aux deux mondes. Elle semble parfois ne plus occuper son corps. Elle s'élève bien plus haut dans les courants aériens, plus haut que les montagnes. Elisabeth débarque dans l'univers paradisiaque. Cette élévation spirituelle rappelle de toute évidence le poème *Élévations*³ de Baudelaire dans lequel le poète français invite l'humain à se surpasser pour renaître et goûter aux délices de la liberté.

À l'instar de Baudelaire, André Brink, à travers *AIW*, nous exhorte à quitter le monde du bas, symbole du spleen pour s'élever vers les cimes de l'idéal grâce au pouvoir libérateur de la prose. Ce mouvement d'envol est l'expression même de la métamorphose du néophyte. Tout comme dans l'initiation, la renaissance a eu lieu. L'usage de l'expression « baptism » en témoigne. La boucle du parcours initiatique est bouclée et le voyage vers l'Autre peut être effectué en toute sérénité.

³ Charles Baudelaire, poème extrait des *Fleurs du mal*, 1857.

III. Le voyage vers l'autre, symbole d'auto-analyse et d'autoflagellation

Pierre angulaire du roman, le voyage vers l'Autre s'articule autour du principe de la réflexivité qui est un double processus d'auto-analyse et d'auto-compréhension fondé à la fois sur l'introspection et le frottement, c'est-à-dire l'écoute, le suivi et l'émulation avec l'autre. Ce principe de réflexivité est structuré selon un schéma de trois étapes : (la confrontation avec Autrui, la mort initiatique et finalement la résurrection et la redécouverte de soi.).

III.I. La découverte de l'Autre

C'est dans l'exil que l'homme s'éprouve, rentre en lui et se retrouve. Selon les récits bibliques et coraniques, Jésus et Mahomet retrouvent la mission à laquelle ils sont destinés en se retirant dans le désert et les montagnes. En s'exilant hors du Cap et de sa famille, Elisabeth trouve sa voie. Grâce à cet exil, elle se découvre et s'affirme. Elle démasque de l'extérieur le système et remet en cause ses enseignements et ses valeurs morales qu'elle estime désormais fausses et racistes. La rupture avec l'univers familial qui est généralement vécue comme une fracture affective et morale par certains personnages, Elisabeth la ressent comme un moment de libération et de construction personnelle.

Cet isolement est perçu comme une aubaine pour échapper au diktat des siens qui voient dans toute possibilité de changement une sorte de profanation et d'infraction des règles de la société puritaine. En s'extirpant du cocon familial, Elisabeth parvient non seulement à satisfaire son désir de fuite mais à pallier une crise personnelle : celle de trouver une réponse à un questionnement identitaire et de définir son Moi le plus intime.

Amenée à ouvrir les yeux, elle voit enfin l'Autre, séparée par sa couleur et évacué officiellement de l'humanité véritable. La révélation de l'altérité entraîne le retour à soi. Ici, ce voyage vers l'Autre qu'Elisabeth accomplit sert de hissage tant à Adam qu'à elle-même de sortir de son endoctrinement pour voir le monde avec un entendement nouveau. Sa façon d'appréhender son milieu connaît une évolution. Ayant grandi dans un environnement hostile au Noir, Elisabeth retrouve une seconde naissance, sa liberté et sa dignité de femme : « It's my life she said. I can't allow anyone else to dictate to me. I'm not just a woman. I'm a person » (p. 245)

La haine viscérale qu'elle éprouvait pour les Noirs s'estompe pour laisser émerger une relation plus affective basée sur la tolérance et l'amour. Ses propos élogieux à l'endroit d'Adam traduisent amplement sa métamorphose psychologique : « How can I leave here ? Even if you die in my arms tonight, I cannot abandon you. You stayed with me. You liberated me with blood. Till death us do part. (...) Now no longer slave. Man. My man, my own. » (p. 112)

Si Elisabeth ne voit plus l'Autre comme une menace et un obstacle à son épanouissement, elle ne veut pas non plus réduire son existence à une sorte de soumission à l'Autre. Elle refuse une existence du « Pour autrui », c'est-à-dire qu'elle ne se perçoit pas comme une marionnette créée de toutes pièces dont l'Autre peut se

servir pour assouvir des désirs qui aliènent sa liberté. Le dialogue avec Adam sonne comme une sorte de confession et confirme par la même occasion sa liberté de pensée : « For all the others I've been no more than a woman, a game, a toy. You're the first to whom I am a person. That is why I dare be a woman to you. » (p. 165) Les Blancs dans l'Apartheid croient être libres mais sont des victimes d'un système qui les aliène au plus profond d'eux-mêmes. On leur apprend à nier une part d'eux-mêmes, de leur liberté. Trop souvent la victime ne réalise pas son état de conditionnement par rapport au système et prend ses chaînes pour une chance, une libre volonté. Or ils ne font que reproduire un système qui les aliène autant qu'il leur apprend à aliéner la liberté des autres. Elisabeth rejoint ainsi une majorité de jeunes blancs qui s'efforcent de bâtir de nouvelles valeurs enracinées dans une solide connaissance de soi et à une acceptation sans condition de la différence de l'Autre.

Il en est de même pour son compagnon, l'esclave Adam. Il s'enfuit de la ferme pour échapper à son mal de vivre et à l'oppression sociale incarnée par un système qui l'enserme et le déshumanise. Sa métamorphose se traduit par le refus du nom attribué par le maître blanc. Il se défait de son nom d'esclave et prend officiellement Aob, le nom de ses ancêtres. Avec ce nouveau nom, il accomplit sa mission prophétique qui est de celle de libérer son peuple de l'esclavage. Ici, l'identité d'un individu est le socle, ce qui l'irrigue et le revigore. Elle demeure le nerf sciatique connectant l'individu à ses racines, son passé avec ses semblables. Elle assure une double fonction : celle de réguler le moi et de préserver l'unité de la communauté. Bref, ces deux personnages demeurent convaincus qu'ils sont capables d'éveiller les consciences sur le caractère aliénant de l'Apartheid et la nécessité de lutter ensemble pour la liberté et la justice.

André Brink se sert de ces deux personnages pour démonter les préjugés sur la hiérarchie des races. L'on note que dans le roman, les deux protagonistes n'ont réussi à s'accepter que grâce à un troublant face à face dans leur tenue d'Adam. C'est à travers leur corps exposé qu'ils s'analysent, se découvrent et s'acceptent. C'est en ôtant leurs habits, en aiguisant le désir naturel qu'Adam parvient à démontrer à Elisabeth la facticité des préjugés accolés à l'homme noir. A l'aide du corps, Elisabeth parvient également à s'affranchir de la morale puritaine du Cap pour se dévoiler. C'est une véritable renaissance que lui apporte la découverte de son conjoint. Elle exulte en ces termes :

I'm hungry for you. You may have me. That is the way it may have been. That is how it probably was. But nothing, she thought, was quite so difficult as the obvious natural. To walk about naked when you'd never dared to show an ankle in public. To transcend the thou-shalt-not of a lifetime, to discard an entire education, away of life as if it were irrelevant. (p. 112)

Ce recours constant vers l'Autre est omniprésent dans un roman comme *Le mur de la peste*. Le personnage principal affirme que « le chemin qui mène à soi passe par quelqu'un d'autre. » (A. Brink, 1996, p. 110). Dans cette perspective, identité et altérité deviennent deux notions complémentaires. Brink l'a si bien compris que ses

écrits se fondent essentiellement sur le rapport identité et altérité. L'altérité devient ainsi un concept important dans la littérature en général et dans la littérature sud-africaine en particulier. C'est justement pourquoi Pageaux affirme que « l'altérité constitue une des voies de la construction identitaire » (D. Pageaux, 1994, p. 144)

Cette orientation de la question de l'Autre apporte inévitablement une nouvelle dynamique dans une société en quête de repères. C'est justement cette réalité qui sous-tend la préoccupation du poète Ndebele au sujet de « la redécouverte de l'ordinaire ». Pour le poète, l'ordinaire postapartheid a besoin d'autres repères pour l'éclosion d'une culture globale, hybride et transculturelle. Il s'agit d'un ordinaire dont le dynamisme se fonde sur le rejet de toute idée de retour à l'Afrique du Sud des origines car une telle orientation signifierait le retour d'un nationalisme indigène au sein d'une société globale historique engagée dans un processus de contradiction positive et de transformation interne. Bref, la problématique de l'Autre dans la nouvelle Afrique du Sud doit être perçue en termes de dépassement des souffrances antérieures du Noir et de vision collective avec le Blanc pour l'avenir. L'ordinaire passe aussi par l'appartenance à l'Universel.

À l'image de l'Universel Senghorien qui n'est pas une particularité propre à un peuple donné, Brink conçoit la civilisation de l'Universel comme une œuvre collective, un banquet auquel sont conviés tous les peuples. Pour l'écrivain sud-africain, il n'est pas question pour une culture de se recroqueviller sur elle-même dans une sorte de ghetto et de sous-estimer voire supplanter les autres. Il incombe aux différentes cultures, au contraire, de s'assumer mutuellement et sur fond de symbiose et de reconnaissance réciproque. L'identité à construire doit certes s'enraciner dans les valeurs du terroir mais elle doit rester ouverte aux mutations du temps et de l'espace. Elle doit œuvrer à la réalisation d'un humanisme authentique parce que forte des apports de tous les peuples.

Dans cette perspective, aucune identité ne saurait s'affirmer dans le rejet de l'autre. C'est plutôt dans l'acceptation des autres identités que devient possible l'édification d'une identité dynamique. Ceci vaut aussi pour la conception des identités analysées à travers le prisme des théories postcoloniales, favorables à une mixité des identités :

Le roman postcolonial met en cause le principe monocentrique de l'identité, construit des territoires où sont réhabilitées les figures métissées et où s'expriment l'impérative demande de l'ex-colonisé longtemps réduit au statut de subalterne. (M. Christian, 2002, p. 146)

Ainsi, l'identité, au sens des théories postcoloniales, met en avant la notion de métissage et de brassage identitaire tout en s'éloignant de la théorie de la supériorité d'une identité sur une autre. C'est à travers une telle option qui suggère que l'identité soit en adéquation avec les mutations sociales que devient possible l'édification d'une identité dynamique en laquelle les Africains se retrouvent. Il s'agit de bâtir une identité ouverte et dynamique qui épouse l'ère du temps et de l'espace. Bien plus, il s'agit

d'abandonner les pratiques inhibitrices et de choisir l'identité qui promeut la liberté et la célébration du retour vers l'Autre.

III.2. La résurrection ou la célébration du retour vers L'Autre

Le voyage d'Elisabeth vers l'Autre dans *AIW* se présente comme un élément créateur lui permettant d'atteindre un état de plénitude morale et de maturité. Les épreuves qu'elle traverse dans le désert lui font découvrir qu'elle doit se connaître elle-même. Se connaître, c'est avant tout apprendre à se voir dans son propre miroir, c'est-à-dire par ses propres yeux. La brèche ouverte dans la sphère confinée du moi à la suite de l'Autre (Adam) s'avère primordiale à l'effritement de ce moi fragile et miné par les préjugés. Sa résurrection sous une forme plus achevée et objective, en harmonie avec elle-même et avec ses nouveaux principes, la mène vers une vie de plénitude et de partage. Vivre sans autrui est donc impossible. Seul dans le désert, Elisabeth éprouve un besoin impérieux de contact avec l'Autre dont l'absence semble engendrer des fissures dans l'édifice de sa propre personnalité. En projetant cet univers d'amour interracial, André Brink nous fait partager sa vision de l'Afrique du Sud nouvelle qu'il veut multiraciale et démocratique.

Conclusion

Dans *AIW*, Brink donne à voir ses personnages dans le regard de l'Autre. Les personnages se présentent tels des archétypes conceptuels rhizomatiques. Ces personnages ont dû renoncer par la force des choses à la fixité de l'être. La richesse est dans la relation car ils ne peuvent se suffire à eux-mêmes car liés les uns aux autres et obligés de s'ouvrir d'autres imaginaires tels que la solidarité. L'on peut donc dire que Brink écrit essentiellement sur la tolérance. Il ne s'agit pas de tolérer l'Autre à condition qu'il nous ressemble ou qu'il accepte de vivre et de penser comme nous car il ne serait pas Autre. On peut vivre avec l'Autre sans le comprendre en respectant son opacité. C'est là le véritable respect de l'Altérité. En cela, Brink semble remettre en question l'adage sartrien selon lequel « l'enfer, c'est les autres. »

Chez Brink, l'Autre n'est pas à priori l'enfer, il ne l'est que dans la mesure où il révèle au Moi l'image de ses tares et de ses faiblesses les plus secrètes. La confrontation avec autrui est aussi et surtout une franche collaboration avec soi. C'est cela que Michel Houellebecq résume dans son roman *Plateforme* en ces termes : « c'est dans le rapport avec l'Autre qu'on prend conscience » (M. Houellebecq, 2001, p. 94).

Dans un contexte mondial en proie au repli identitaire, le voyage vers l'Autre s'avère en définitive un voyage de révélation intérieure, une plongée de soi permettant de se voir et de voir autrui. Dès lors, l'Autre devient un médiateur indispensable entre Moi et moi-même. Par le truchement de ces personnages, Brink tend à transcender toute orientation raciale dans son combat contre l'injustice. Il se garde de cacher les défauts de sa propre communauté, lesquels de toutes les façons se retrouvent chez les autres. Cette représentation met l'auteur au-dessus de tout soupçon manichéen. Son

écriture se fait le vecteur et l'écho d'une harmonie sociale et culturelle basée sur la découverte et l'acceptation de l'Autre.

Bibliographie

- BAUDELAIRE Charles, 1972, *Les fleurs du mal*, Paris, Gallimard.
- BRINK André, 1976, *An Instant in the Wind*, New York, Penguin Books.
- 1996, *Le mur de la peste*, London, Flamingo,
- CELLIER Léon, 1977, *Parcours initiatiques*, Neuchâtel, La Balconnière.
- CHEVALIER Jean, 1996, *Dictionnaire des symboles*, Paris, 1^{ère} éd, Lafon.
- 1984, *Littérature nègre*, Paris, Armand Colin.
- FANON Frantz, 1984, *Les damnés de la terre*, Paris, Éditions La découverte.
- HOUELLEBECQ, Michel, 2001, *Plateforme*. Paris, Flammarion.
- KOFFI Niamkey, 1991, *Analyse de l'esotérisme et du symbolisme dans Kaïdara de Ahmadou Hampaté Bâ*, colloque international sur le mythe dans la tradition orale négro-africaine, Abidjan, 11/12 Avril 1991.
- LA GUMA Alex, 1967, *A Walk in the Night*, London, Heinemann.
- LARIVAILLE Paul, 1974, *L'analyse (morpho) logique du récit*, Paris, Puf.
- MELON Christian, 1994, *La non-violence*, Paris, Puf.
- NJABULO Ndebele, 1988, « La nouvelle littérature sud-africaine ou la découverte de l'ordinaire. » *Littérature d'Afrique du Sud*, Traduction par Christine Delanne Abdelkrim, Europe n°707, Avril 1988, pp. 53-71.
- PAGEAUX Daniel Henri, 1994, *La littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin.
- SAÏD Edward, 1980, *L'orientalisme: l'Orient créé par l'Occident*, traduit de l'Anglais par Catherine Malmoud, Paris, Seuil, 1980.
- SARTRE Jean-Paul, 1943, *L'Être et le Néant*. Paris, Gallimard.
- SEMONDON Gilbert, 1989, *L'individuation physique et collective*, Paris, Auber.
- THOMAS Louis-Vincent & LUNEAU René, 2000, *La terre africaine et ses religions*, Paris, L'Harmattan.
- TOUOUI Bi-Ernest, 1999, *L'humanisme dans la littérature orale africaine : Le cas des contes Gouros*, Thèse de doctorat du 3eme cycle, Université de Cocody.
- VIERNE Simeone, 1987, *Rite, Roman, Initiation*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.